RETOUR À WATERSBRIDGE

James Scott

RETOUR À WATERSBRIDGE

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ISABELLE MAILLET

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *The Kept*
Éditeur original : HarperCollins
© James Scott, 2014
ISBN original : 978-82-02-36473-1

ISBN : 978-2-02-110618-3

© Éditions du Seuil, février 2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Taylor

Livre I

1

Une pécheresse, voilà ce qu'elle était. Cette pensée planait comme une ombre sur Elspeth Howell quand elle se lavait la figure, surprenait son reflet dans une vitre ou descendait d'un train après plusieurs mois passés loin de son foyer. Chaque fois qu'elle apercevait une église, que son mari citait la Bible ou qu'elle-même portait les doigts à la croix toute simple autour de son cou tandis qu'elle rassemblait ses bagages, elle sentait peser ses offenses au creux de sa poitrine, aussi dures et lourdes que la pierre. La multitude de ses péchés – colère, convoitise, vol – créait une tension intolérable en elle, que seul le mouvement – ou, du moins, une occupation pour ses mains diaboliques et pour son esprit soumis à la tentation – pouvait soulager. Aussi, ce jour-là, forçait-elle ses jambes à avancer dans la neige accumulée en congères qui lui arrivaient à la taille.

Alors qu'elle progressait ainsi, le ciel se fondit peu à peu en une grisaille indistincte, et les nuages gonflés à craquer se libérèrent de leur fardeau. Quand elle écarta légèrement l'écharpe qui lui protégeait le visage, l'air froid s'immisça dans ses poumons. Dès qu'une goutte de sueur glissait de sous l'un de ses gants ou le long d'une mèche de cheveux, elle se transformait en cristal de glace scintillant dans la luminosité déclinante.

Elspeth gardait dans sa poche une liste sur laquelle figuraient le nom de ses enfants ainsi que leur âge – déjà rayé à deux ou trois reprises au fil des ans –, afin de n'en oublier

aucun lorsqu'elle leur achetait des cadeaux. Cette fois-ci, elle avait choisi un couteau écailleur pour Amos, quatorze ans, un appeau à oies pour Caleb, douze ans, un couteau de chasse pour Jesse, dix ans, un mètre de popeline pour Mary, quinze ans, du ruban violet pour Emma, six ans, et un petit flacon de parfum à partager entre les deux filles. Tout au fond de son sac se trouvaient aussi des berlingots à la fraise, des boules de gomme et du chewing-gum, bien à l'abri dans leur emballage. Elle rapportait également à son mari deux boîtes de munitions et de nouveaux ciseaux pour la tonte des moutons. Au total, tous ces articles ne lui avaient coûté qu'une infime partie des gages qu'elle avait touchés en officiant quatre mois comme sage-femme. Le reste était logé au bout de ses bottes.

Dans la vallée qui se déployait derrière elle, ses traces avaient déjà disparu. Quand elle était descendue du train à Deerstand, en milieu de matinée, seuls quelques flocons voltigeaient paresseusement dans l'air, mais, plus elle se rapprochait de son foyer, plus la neige tombait dru et plus la couche au sol s'épaississait. À croire que Dieu était aussi déterminé que les Howell à tenir les étrangers à distance… « Nous sommes nous-mêmes une Arche, attendant que les flots s'élèvent », se plaisait à dire son mari Jora. Elle avait l'impression d'entendre sa voix apaisante par-delà les soupirs du vent et le chuchotement des flocons. Il lui manquait tellement… Elle avait hâte de sentir de nouveau sa chevelure soyeuse lui caresser la joue la nuit, d'entendre le bruit léger de ses pas quand il partait le matin traire les vaches, et de humer son odeur, mélange de feuilles, de fumée et de grand air.

Elle avait d'abord envisagé de rentrer en octobre. Le bébé était né avant les premières chutes de neige, et elle était allée le voir tous les jours pour s'assurer qu'il allait bien et jouer avec chacun de ses petits doigts aux ongles nacrés. L'enfant avait grandi tandis qu'octobre cédait la place à novembre, puis que le calendrier flirtait avec décembre. Dans cette ville – comme dans toutes les autres –, il y avait toujours du travail

pour une sage-femme. Ce matin-là encore, alors qu'elle regardait par la fenêtre, assise bien au chaud près du feu, elle n'avait pu se résoudre à prendre le train avant l'aube, et elle avait attendu pour se rendre à la gare que le jour se lève sur un beau ciel dégagé.

Elle était encore loin de la maison quand un sombre pressentiment l'assaillit, qui l'incita à avancer plus vite, au risque de tomber. Elle courait presque, désormais, sans se soucier de savoir où elle posait les pieds, comptant sur son élan pour rattraper ses faux pas. Le chemin, de plus en plus étroit, la faisait passer entre des chênes dénudés et des pins frissonnants. Au crépuscule, la lumière qui émanait de la neige prit peu à peu la teinte d'une nouvelle ecchymose, ne laissant subsister qu'une faible lueur néanmoins suffisante pour lui montrer la voie. Le relief s'aplanit au sortir de la forêt. Lorsqu'elle sentit le sol onduler sous ses bottes, Elspeth sut qu'elle traversait les champs de maïs ; les tiges desséchées crissaient sous la glace et la neige. Elle peina le long du ruisseau où ils allaient puiser de l'eau, et qui n'était gelé qu'en surface. À cet instant seulement, elle comprit la cause de la peur irrationnelle qui la tenaillait depuis déjà un moment : il n'y avait rien – ni l'odeur d'un bon feu hivernal, ni les cris des garçons qui rassemblaient les moutons ou rentraient les vaches, ni aucune lumière accueillante.

Elle parvint au sommet de la dernière éminence. Leur foyer se nichait au pied de la colline, sur un petit plateau qui semblait fait pour eux, façonné par Dieu afin de leur offrir la sécurité, de les abriter tel un secret précieux. Immobile, elle retint son souffle, espérant déceler un soupçon de vie alentour. Elle ne perçut cependant que le craquement d'une branche dans le lointain. Le plus profond silence régnait sur les lieux. Elle ne vit pas de fumée s'échapper de la cheminée ni de lampe briller derrière les fenêtres malgré l'heure tardive. Elle s'élança, trébucha et, entraînée par le poids de son sac, s'effondra dans la poudreuse. À force de la griffer avec ses doigts, et de la labourer avec ses pieds, elle finit par

se redresser. Sans perdre une seconde, elle se précipita vers la maison.

De plus près, elle remarqua un creux dans la neige près de la porte d'entrée. Un ours, pensa-t-elle aussitôt, ou peut-être un loup. Mais la nausée qui lui contractait l'estomac lui disait tout autre chose. La vue d'une tache de couleur l'aiguillonna. Le trou l'attirait inexorablement, menaçant de l'aspirer, comme celui qu'elle avait vu un jour du sommet de cette même colline, laissé par un chêne immense déraciné d'un coup puis emporté par une tornade. La tache de couleur dansa de nouveau devant ses yeux – une petite bande rouge qui émergeait de l'ombre, pareille à la langue fourchue du diable. La porte-moustiquaire battait quand Elspeth se rua sur les derniers mètres et tomba à genoux près du corps sans vie d'Emma, la plus jeune, en chemise de nuit. Le ruban rouge qui retenait les boucles blondes de la fillette, collées par le sang séché, s'était dénoué et voltigeait au vent. Sous elle, la neige avait fondu et regelé, formant une masse couleur d'obsidienne à l'approche de la nuit. Une fine couche de poudre blanche la recouvrait, et Elspeth ôta ses gants pour lui dégager le visage. Sa fille avait été abattue d'un coup de fusil. Le froid avait fait se plisser la peau autour de l'orifice net au milieu de son front, cerclé d'un fin liseré pourpre. Elspeth poussa un gémissement aussi bref que terrible, et se frotta furieusement les mains quelques instants, avant d'oser écarter de la plaie quelques mèches égarées, puis les glisser derrière l'oreille de la petite. Si la scène n'avait pas provoqué en elle une révulsion immédiate, viscérale, elle aurait pu croire Emma simplement endormie. Débarrassée des flocons, les cheveux en place, elle ressemblait davantage à l'enfant qu'elle avait été de son vivant, ce qui ne fit qu'aviver la douleur déchirante d'Elspeth. Elle aurait voulu crier, appeler à l'aide, mais leur Arche avait été choisie justement pour son isolement ; Deerstand, la ville la plus proche, se trouvait à six heures de marche – un périple qu'Elspeth avait déjà eu bien du mal à effectuer en plein jour. Elle tourna la tête vers

la grange, où dormait Caleb. Aucun signe de vie non plus de ce côté. Le froid dont ils avaient jusque-là réussi à parer les assauts en lui opposant leurs constructions et leurs feux avait fini par triompher : il ne restait plus le moindre soupçon de chaleur sur la colline. Il n'y avait rien à faire. Pas de secours à espérer.

La porte-moustiquaire grinça en se refermant derrière elle, et Elspeth ouvrit la porte d'entrée. La maison, d'habitude chauffée à l'excès dès les premières rigueurs hivernales, ne lui offrit pas le répit attendu après la froidure du dehors. La lampe à pétrole, éteinte, était posée au milieu de la table de cuisine, à côté des allumettes. Elspeth se débarrassa de son sac, puis, afin de retarder le moment fatidique, épousseta la neige accumulée sur son chapeau et ses épaules. Elle ne voulait pas voir ce que la lumière lui révélerait.

Dans la pénombre, elle agrippa le portemanteau fabriqué par Jesse. Des vestes s'entassaient sur chaque patère. Toutes glacées. Elle se pencha pour effleurer la rangée de chaussures et de bottes parfaitement alignées sous le rebord de fenêtre, près de la porte. Aucune flaque de neige fondue ne s'était formée dessous. Elspeth ne se déboutonna pas, ne délaça pas non plus ses bottes.

Après avoir craqué une allumette, elle alluma la mèche de la lampe à pétrole, et la soudaine clarté l'amena à détourner la tête. Elle régla la flamme et laissa ses yeux s'accoutumer à la luminosité. À moins d'un mètre d'elle, Mary était avachie sur la cuisinière. Elspeth reconnut l'imprimé de sa robe – un tissu qu'elle lui avait rapporté d'un précédent voyage. Elle aussi avait été abattue, mais par-derrière. Le vêtement s'était coincé dans les accessoires du fourneau, et seules les solides coutures de l'ouvrage réalisé par la jeune fille elle-même l'empêchaient de glisser sur le sol. Alors qu'Elspeth reculait en baissant sa lampe, elle distingua Amos par terre, à quatre pas de sa sœur aînée – sans doute tué alors qu'il lui donnait un coup de main pour préparer le repas. Il s'était coupé les cheveux depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu ; à l'époque,

il les portait presque jusqu'aux épaules, comme une fille, ce qui l'avait amené à développer un tic afin de les écarter de sa figure – un brusque mouvement de tête sur le côté. Elspeth s'accroupit pour caresser le chaume dru sur le crâne de son fils, tout en se demandant si cette manie lui était restée une fois les longues mèches disparues, de la même manière que son propre père jadis dégringolait parfois de son lit le matin, quand il oubliait qu'il avait eu une jambe broyée par la meule. Elle crut tout d'abord qu'on avait volé les yeux d'Amos, ou que son meurtrier les avait pris pour cibles, mais, en lui éclairant le visage, elle s'aperçut que deux gros boutons en laiton, semblables à ceux cousus sur les salopettes, masquaient son regard aveugle. Sous le choc, elle tomba sur les fesses, et, tel un insecte, s'éloigna des corps à reculons, jusqu'à heurter le mur derrière elle. Elle n'aurait su dire si son cœur recouvrait peu à peu un rythme normal, ou s'il s'était arrêté de battre. Tous avaient été jadis ses bébés, emmaillotés au creux de ses bras. Avec quel bonheur elle avait serré leurs petits corps contre elle, couvert de baisers leurs crânes duveteux à l'odeur si douce…

Il lui sembla soudain percevoir une sorte de sifflement ténu dans le silence environnant, et elle se figea. Le bruit ne diminuait pas. Elle le sentit alors sur sa main nue – le vent, qui s'insinuait dans la maison à travers les trous ouverts dans les murs par les projectiles : dix, vingt, d'innombrables impacts de balles, et des dizaines, peut-être même des centaines de petits plombs. Avec l'impression que la pièce se refermait sur elle, Elspeth se pencha en avant, les mains sur les genoux. Quand ses forces lui revinrent, elle se dirigea vers le salon, un espace rectangulaire qui faisait toute la longueur de la bâtisse, et découvrit Jesse à plat ventre devant la porte de la chambre parentale, les deux bras tendus au-dessus de la tête comme s'il avait été abattu au moment de plonger dans un cours d'eau. Elspeth le contourna, laissant un paquet de neige à côté de lui, au niveau de son aisselle.

Elle poussa la porte, mais ferma les yeux avant même que la lampe ne puisse confirmer ses pires craintes. L'odeur à l'intérieur était telle que dans son souvenir – celle de Jora endormi, de son souffle qui emplissait l'air. Elle se força à soulever ses paupières, qui ne lui avaient jamais paru aussi lourdes. À la vue de son mari, un gémissement sourd monta de sa gorge, et elle pressa ses poings sur ses tempes comme si elle pouvait maintenir la cohérence de ses pensées par la seule force physique. Jora était étendu sur leur lit, les traits convulsés par la colère, les sourcils froncés et les dents serrées. Ses blessures se concentraient sur son torse nu. L'un de ses pieds maculés de terre touchait le sol, et elle se remémora son pas léger quand il essayait de ne pas la réveiller le matin. Mais le vent sifflait toujours, produisant dans la pièce un son spectral qui anéantissait ses souvenirs. Le lit lui-même était taché de noir. Des dizaines de douilles de carabine et de fusil étaient tombées sur le plancher ; elles tintèrent en s'entrechoquant quand Elspeth les éparpilla d'un coup de pied. Elle ne pouvait se résoudre à toucher la peau grise de son mari. Au retour de ses voyages, elle constatait en général qu'il n'avait pas changé les draps pendant son absence. Même si elle en plaçait une paire propre sur la commode avant son départ, celle-ci ne faisait qu'accumuler la poussière ; en rentrant, des semaines plus tard, elle trouvait ceux dans lesquels Jora avait dormi raidis par la crasse, mélange de sueur et de saletés récoltées dans la grange ou dans les champs. Les ressorts grincèrent lorsqu'elle s'agenouilla sur le matelas pour dégager le drap du dessous. Les articulations de Jora s'étaient bloquées ; elle lui attrapa les jambes pour les poser sur le matelas, et ce fut en vain qu'elle s'évertua à les tendre, en évitant toujours de lui toucher la peau. Elle procéda de la même manière qu'avec les femmes enceintes obligées de rester alitées, en le faisant doucement rouler sur le flanc au besoin. Après avoir ajouté le drap à celui du dessus, elle rassembla les deux en un ballot qu'elle appuya contre son visage pour en respirer l'odeur. Le sang ne l'incommodait pas ; après tout, c'était celui de Jora.

La paire qu'elle lui avait laissée avant de partir se trouvait encore sur la commode. La toile claqua quand elle la déplia d'un coup sec – le seul bruit dans un foyer où il y en avait tellement en temps normal qu'elle avait pris l'habitude de se réfugier dans les champs pour avoir la possibilité de penser, de prier ou de s'inquiéter de la vibration naissante de la tentation au plus profond de son être. Les draps propres, aussi blancs que la neige, luisaient à la clarté de la lampe. Elle en tendit un sous Jora, en prenant d'infinies précautions, car, à chaque mouvement imprimé au corps par le déplacement de la toile, il n'était plus que cela, justement : un corps. Pas un homme, pas son mari. Sa tâche terminée, elle lui souleva la tête, changea la taie d'oreiller, fit gonfler le duvet, puis lui souleva de nouveau la tête, les doigts glissés sous sa nuque désormais froide et raide, quand elle était auparavant douce et chaude. Elle secoua ensuite sa main comme s'il était possible de chasser la sensation aussi facilement que des gouttes d'eau. Jora, son protecteur, ne lui avait jamais paru aussi petit. Pour elle, il avait toujours dominé tout et tout le monde ; il faisait de son mieux pour assurer la sécurité et le confort des siens.

Elle éteignit la lampe, avant de s'allonger à côté de lui. Le vent soufflait toujours, traversant la maison de part en part, poussant les nuages vers le sud. La lune baignait de sa lueur argentée les lattes du parquet, les bottes que Jora posait le soir près du lit, et les douilles.

Elle repensa à Caleb. Elle le revit d'abord bébé, emmailloté dans une couverture jaune, la peau rouge vif sur fond de tissu clair, sa bouche sans dents grande ouverte sur un vagissement. Douze ans plus tard, il marchait et parlait, il avait des cheveux couleur de terre fertile qui lui retombaient sur le front, et il avait perdu sa dernière dent de lait à l'automne précédent. C'était un solitaire, qui passait presque tout son temps dans la grange, dormait au milieu des bêtes et se confiait à elles quand il se sentait trop isolé. Un matin de printemps, elle était allée

voir pourquoi il ne leur avait pas encore apporté le lait, et elle l'avait découvert appuyé contre la clôture de l'enclos, le menton calé sur ses mains, en train d'expliquer aux moutons que les vaches ne voulaient pas coopérer. Quand elle avait rapporté l'histoire à son mari, il lui avait dit qu'il avait déjà assisté à des scènes semblables, que le jeune garçon se montrait plus loquace avec les animaux qu'avec les membres de sa famille. Jora employait un ton particulier avec lui, modulait sa voix pour lui conférer plus de douceur, comme s'il avait affaire à un cheval ombrageux.

Le corps de Caleb n'était nulle part dans la maison. Jusque-là, Elspeth n'avait pas été en mesure de réfléchir – les battements de son cœur résonnaient trop fort dans sa tête –, mais le besoin impérieux de bouger, d'agir, qui resurgissait peu à peu en elle lui rendit sa lucidité, et elle s'élança à sa recherche, dérapant sur les douilles dans sa précipitation, se rattrapant de justesse à l'encadrement de la porte. Au clair de lune, ses enfants morts n'étaient plus que des ombres. Elle traversa le salon, puis la cuisine, et ressortit dans le froid. Criant pour se faire entendre par-delà les hurlements du vent qui lui brûlait le visage, et à travers l'épais rideau de neige tombé du ciel, elle appela Caleb. La grange était tapie dans le noir, quelque part sous le couvert des pins. Privée de la clarté d'un foyer animé pour la guider, Elspeth n'était pas sûre de pouvoir l'atteindre, ni en revenir, d'autant que la lune avait disparu dans la tempête. Elle avança aussi loin qu'elle l'osait, un pied après l'autre, jusqu'au moment où ses jambes se dérobèrent. Elle tomba en criant de nouveau le nom de son fils. Si Caleb avait survécu, se dit-elle, la grange serait éclairée, et les corps ne seraient pas dans un tel état…

Elle retourna à l'intérieur, verrouilla la porte, suspendit sa veste avec les autres, par habitude, puis s'immobilisa et tendit l'oreille, comme si la maison pouvait lui raconter ce qu'il s'était passé. Compte tenu du nombre d'armes utilisées, de la quantité de douilles et du fait que Jora n'avait même pas eu le temps de sortir du lit, il semblait évident que plusieurs

individus s'étaient introduits chez eux. L'image d'une armée entière de meurtriers lancés à l'assaut de la bâtisse, grimpant le long des murs telles des araignées, lui traversa l'esprit. On ne l'avait pas suivie durant le long trajet de retour depuis Deerstand ; s'il y avait eu des hommes derrière elle, elle les aurait forcément aperçus ou entendus, elle aurait senti leur présence. Or, il aurait fallu singulièrement dévier de sa route pour tomber par hasard sur la ferme des Howell, située comme elle l'était sur le versant d'une colline que beaucoup auraient jugé impropre à la culture – qui plus est, au cœur d'une étendue si vaste et sauvage, au nord de l'État de New York, que même un voyageur cherchant la maison aurait eu du mal à la trouver. Personne n'habitait suffisamment près pour les connaître – un isolement qu'ils avaient voulu, qui était pour eux une nécessité. Mais Elspeth avait des ennemis, et ses péchés la liaient irrémédiablement à ceux qu'elle avait lésés.

Le cœur au bord des lèvres, elle brisa la glace qui s'était formée à la surface de la cuvette d'eau, et se servit de la louche pour boire quelques gorgées. Dans la pièce principale, trois bûches étaient appuyées contre le mur, près du gros poêle à bois. En ouvrant la grille du foyer, elle constata que Jora avait préparé de quoi faire la première flambée de la journée. C'était peut-être ce qui expliquait sa présence dans la chambre : il rentrait souvent s'accorder un bref repos entre ses corvées du petit matin et l'apparition des premières lueurs rosées dans le ciel. Pour sa part, elle feignait de dormir quand il remodelait sous son poids le matelas à côté d'elle, et, bercée par son souffle régulier, elle aussi finissait par s'assoupir.

Elle enjamba de nouveau Jesse pour récupérer les allumettes. La vue de ses enfants gisant dans la cuisine l'affectait beaucoup plus maintenant que les effets du choc initial avaient reflué, et elle était prise de tremblements incontrôlables. Elle demeura un moment immobile, à la fois transie et en nage, sans savoir par où commencer. De ses doigts gourds, elle tenta de dégager de la cuisinière la robe de Mary, mais dut

s'interrompre pour souffler sur ses mains afin de les réchauffer. Ses efforts ne faisaient qu'agiter la dépouille de sa fille telle une poupée de chiffon. Il lui faudrait découper le tissu, songea-t-elle. Mary en aurait eu le cœur brisé, elle qui passait son temps dans la cour à soulever sa robe pour ne pas la salir… Jusqu'aux poules qui semblaient comprendre les inquiétudes de la jeune fille : elles ne lui picoraient pas les orteils, ne battaient non plus des ailes près de ses pieds comme elles le faisaient avec les autres membres de la famille. Elspeth résolut cependant d'attendre le lendemain, et la lumière du jour, pour s'acquitter de cette tâche. Elle irait ensuite placer les corps dans l'étable, auprès de celui de Caleb, car une fois la maison chauffée l'odeur deviendrait vite insupportable. Et il n'était pas question de les enterrer à cette époque de l'année. Même Jora n'aurait pas pu creuser suffisamment profond pour les mettre à l'abri.

Alors qu'elle rajustait la robe de Mary, elle entendit un grattement dans la réserve, et, dans sa détresse, se sentit soulagée d'avoir de la compagnie – ne serait-ce que celle d'une souris. Sa voix s'étrangla dans sa gorge quand elle faillit appeler les garçons, qui adoraient attraper les souris pour les enfermer dans des maisonnettes fabriquées avec des bouts de bois. Elle s'approcha tout doucement de la porte afin de ne pas effrayer l'animal. Le plancher grinça sous ses pas. Un éclair aveuglant déchira brusquement la pénombre, et elle fut projetée dans les airs avant de s'écraser sur la table de la cuisine, complètement brisée, les narines et la gorge envahies par une odeur de brûlé. Son corps, lui semblait-il, était en mille morceaux.

L'odeur de la poudre s'était répandue dans le cellier. Un tourbillon de fumée âcre s'éleva devant Caleb Howell, puis se dissipa, happé par le trou que son coude avait creusé dans le mur quand il avait pressé la détente de son fusil – un Ithaca calibre 12, son bien le plus précieux. Le canon de soixante-dix centimètres faisait presque toute la longueur du

réduit, ne laissant aucune place pour le recul. Six autres cartouches carton se logeaient sur la masse de couvertures entre ses jambes. Il repoussa les douilles toujours fumantes, chargea gauchement deux munitions dans les chambres, et colla son œil à la brèche ouverte dans la porte par le coup de feu. Le bois était tiède contre sa joue. Il avait entendu un grognement de douleur au moment où les plombs atteignaient leur cible, suivi par le raclement des pieds de la table de cuisine quand le meurtrier l'avait entraînée sous son poids.

De l'autre côté du battant, il vit une main inerte qui pendait du plateau, le sang gouttant des doigts. Le *ploc-ploc* régulier lui fournissait un repère temporel. Il en dénombra d'abord vingt, et ensuite vingt autres. Il ne savait pas compter au-delà.

Dire que, quelques instants plus tôt, il avait trouvé réconfortant dans son délire d'entendre des sons différents de ceux issus de son imagination terrorisée, mêlés à la plainte incessante du vent qui s'insinuait par les trous des projectiles, et aux raclements des branches de l'orme sur le toit…

Il dormait dans le fenil quand les hommes étaient arrivés. Au premier coup de feu, il s'était précipité au bord de l'ouverture. Le soleil menaçait de se lever. Sa sœur, venue le chercher pour le petit déjeuner, comme presque tous les matins, gisait dans la neige. Lorsque les intrus avaient franchi le seuil de la maison, Caleb avait seulement remarqué quelques détails : la longue barbe du premier ; les jambes du second, aussi grêles et chancelantes que celles d'un veau nouveau-né ; la fluidité des mouvements du troisième, qui évoquait l'eau. Tous étaient armés d'un fusil ou d'une carabine. Tous portaient un foulard rouge : celui du barbu pendait sur ses épaules, le second l'avait noué autour de son cou, le troisième s'en était servi pour rassembler ses longs cheveux. Au deuxième coup de feu, Caleb s'était réfugié dans l'obscurité du fenil. Les détonations s'étaient succédé, et il s'était forcé à approcher son œil d'une fente dans le bois brut. Les trois hommes avaient émergé de la maison, et, soudain, le plus maigre avait

tourné la tête vers la grange. Caleb, conscient de l'humidité qui imprégnait le devant de son pantalon, avait reculé jusqu'à s'enfoncer dans le foin, l'attrapant à pleines poignées pour mieux s'en recouvrir.

Un peu plus tard – peut-être quelques minutes, peut-être plusieurs heures –, il avait cru entendre des voix. Puis, plus rien.

Lorsqu'il s'était enfin redressé en époussetant ses habits, la maison était plongée dans le noir. Le corps d'Emma ne formait plus qu'une petite ombre presque invisible. À peine descendu du fenil, il était allé récupérer son fusil dans le râtelier au fond de la grange. L'Ithaca à la main, il avait traversé la cour à toute allure, redoutant de voir apparaître des foulards rouges de derrière chaque arbre. Arrivé près de sa sœur, il avait marqué une pause et, délicatement, lui avait essuyé le visage afin de le débarrasser des flocons. Une fois à l'intérieur, il était passé de pièce en pièce le plus rapidement possible, pour ne pas se retrouver confronté à des scènes d'horreur dont il ne parvenait pas encore à prendre la mesure. Dans la chambre de ses parents, dont il avait ouvert la porte en grand, l'odeur forte de la poudre l'avait assailli, et il avait découvert la carabine de son père toujours appuyée dans un coin. Alors qu'il retraversait son foyer en guettant la plus infime trace de vie, un gémissement ou un tressaillement, il n'avait perçu que le silence – un silence qui dépassait son entendement. La situation lui semblait si absurde qu'il avait pressé une main sur sa bouche jusqu'à en avoir mal à la mâchoire, tant il craignait de laisser échapper l'éclat de rire dont il sentait les vibrations remonter de son ventre jusque dans sa gorge. Quand la sensation avait reflué, il s'était attrapé le poignet et l'avait serré de toutes ses forces. Il ne pouvait pas abandonner les corps, il ne voulait pas envisager une telle solitude, alors il s'était caché dans l'espace confiné du cellier, qui lui offrait un cocon protecteur. La plainte du vent accompagnait ses sanglots tandis qu'il attendait le retour des trois meurtriers. Au cœur de la nuit, il était sorti quelques instants

pour se dégourdir les jambes, scruter l'obscurité à l'affût d'un signe éventuel annonçant l'arrivée des hommes, et enlever sur le corps d'Emma la neige qui ne semblait pas vouloir s'arrêter de tomber, avant de se réfugier de nouveau dans sa cachette, son fusil chargé sur les genoux.

Il avait fini par se rendormir. Mais, réveillé en sursaut par le bruit d'une intrusion, il avait agi sans perdre de temps, cette fois, s'interdisant de trembler et de mouiller son pantalon. Il s'était montré courageux. Il avait réussi là où son père avait échoué : il avait protégé les siens.

Après s'être assuré que plus personne ne rôdait parmi les ombres, il émergea du cellier, s'efforçant d'ignorer les craquements de ses genoux et les crampes dans ses jambes restées pliées trop longtemps. Il épaulait l'Ithaca quand, du seuil, il reconnut les bottes de la personne sur la table. Un cri de désespoir jaillit de ses cordes vocales rouillées. La lumière de la lampe, diffusée par le verre fendillé, éclairait le visage de sa mère, dont les yeux gris ardoise étaient clos. Lorsqu'il lui ôta son chapeau, ses cheveux noirs se répandirent sur le plateau. L'écharpe autour de son cou aidait à juguler le sang, aussi la laissa-t-il en place. Une telle immobilité chez elle lui semblait irréelle ; au cours de ses douze années d'existence, Caleb ne l'avait même jamais vue assoupie. Il se mit à prier – pas pour lui, car Dieu n'avait plus de place dans son cœur depuis une éternité, mais pour sa mère, qui avait la foi. Ses suppliques silencieuses furent en partie exaucées : quoique irrégulier, un léger mouvement animait bel et bien la poitrine maternelle. La plupart des plombs l'avaient manquée, et étaient allés se loger dans le mur ou dans le buffet. Quelques-uns avaient fissuré le verre de la lampe. Les autres l'avaient cependant touchée à la poitrine, à l'épaule et dans le cou. Caleb alla chercha la bouteille de whiskey de son père – Jora ne buvait pas beaucoup, il s'en accordait juste une goutte à l'occasion de certaines fêtes religieuses : Noël et Pâques, la veille du mercredi des Cendres et de l'Épiphanie –, puis versa le liquide brun sur les vêtements

de sa mère, désinfectant les blessures comme son père l'avait fait le jour où il s'était entaillé la jambe avec sa hache, et celui où Amos avait marché sur un clou. Contrairement à son frère aîné, qui avait poussé des cris si terribles que Caleb les avait sentis résonner en lui, ébranlant sa cage thoracique, sa mère n'émit pas le moindre son. Il était sûr qu'elle allait mourir, qu'il l'avait tuée. Cette pensée le privait de toute sensation.

Il décida de s'activer afin de tromper son angoisse. Pour se réchauffer, il sortit des profondeurs du cellier son nid de couvertures, et en drapa deux autour de ses épaules. Il en étala également deux sur les jambes de sa mère, en roula une troisième avant de la lui glisser sous la nuque, et disposa les autres sur les chaises de la cuisine afin de les aérer. Comme tous les soirs, il troqua l'Ithaca, qui balayait large, contre la carabine paternelle, qui permettait un tir plus précis, à plus grande distance. Il alluma ensuite le petit poêle au pied du lit de ses parents, en se disant une nouvelle fois qu'il devrait déplacer le corps de Jesse. Au moment de l'enjamber, il essaya de se concentrer sur les traces de pas encore humides laissées par sa mère, qui réfléchissaient la lumière de lampe, plutôt que sur les cheveux ébouriffés de son frère et la spirale de son oreille. Il lui faudrait aussi s'occuper d'Amos, de Mary et d'Emma, afin qu'ils puissent reposer en paix. Les dépouilles ne tarderaient pas à se décomposer sous la chaleur – le froid les avait préservées jusque-là, d'autant que Caleb n'avait pas osé faire de feu depuis l'assassinat de sa famille. Mais la prudence ne s'imposait plus : il se moquait éperdument que quelqu'un voie la fumée ou perçoive l'odeur d'une flambée ; tous les êtres qu'il connaissait en ce monde étaient passés dans l'autre. Les précautions qu'il avait prises durant les cinq jours écoulés – ou six, peut-être ? – lui paraissaient désormais superflues. La présence de sa mère lui procurait un étrange sentiment de liberté : ils étaient tous réunis dans leur foyer, il n'avait plus rien à attendre, et plus rien à craindre, sinon le dernier souffle d'Elspeth.

Il entra dans le salon, les pieds enveloppés de vieilles taies d'oreiller qui les tenaient au chaud et étouffaient le bruit de ses pas, et scruta la neige au-dehors. Les empreintes de sa mère allaient jusqu'à la grange. Il crut réentendre le choc sourd de son corps s'écrasant sur la table, le crissement strident des montants qui rayaient le plancher… Pourquoi n'avait-il pas senti se réveiller en lui une sorte d'instinct vital qui aurait pu l'empêcher de presser la détente ? N'aurait-il pas dû deviner, malgré l'obscurité du cellier, l'épaisseur de la porte et les rugissements du vent, que la personne de l'autre côté était sa mère ? Il retourna à la cuisine, s'assit auprès d'elle en pleurant, et, après avoir vu sa poitrine se soulever vingt fois, se frotta les joues si fort pour les essuyer qu'il s'irrita la peau. Le cœur lourd, il approcha ensuite une chaise de la fenêtre et attendit la tombée de la nuit.

Peu à peu, cependant, la nervosité le gagna à l'idée d'offrir une cible facile derrière la vitre. Pour se calmer, il épaula la carabine de Jora et visa d'une main tremblante les repères qu'il distinguait encore au crépuscule : le pin mort qui accueillait leur balançoire dans sa ramure échevelée ; le rocher près du ruisseau ; le dernier piquet de l'enclos à moutons ; et la souche où, avec Jesse et Amos, ils jouaient aux Indiens. Si quelqu'un avait suivi sa mère, ou si quelqu'un s'était posté en embuscade, guettant de la fumée et de la lumière, il espérait être prêt à réagir.

Il n'eut aucun mal à rester éveillé. Tout lui évoquait les tueurs, lui rappelait un visage de profil, les contours d'un corps, de longues jambes, une barbe et des cheveux sales… Avant de se cacher, il avait bien vu les armes qu'ils portaient en bandoulière, et leurs foulards rouge vif. Il se souvenait de leur démarche, de leur façon de rentrer les épaules pour mieux affronter le froid et d'avancer avec précaution sur la fine pellicule de glace qui recouvrait la neige. À un certain moment, sa mère toussa, et il vérifia que son fusil était chargé avant de tapoter ses poches, rassuré par le cliquetis des cartouches.

Le lendemain matin, il trouva sa mère couverte d'une sueur glacée et respirant à peine. Il ne savait pas quoi faire. Il aurait voulu se réfugier dans le cellier, où il avait perdu le compte des jours, où les heures passées à tendre l'oreille, à trembler et à dormir s'étaient succédé jusqu'à effacer toute notion du temps. Mais, conscient qu'il devait résister à cette impulsion, il alla appuyer l'Ithaca et la carabine contre la commode dans la chambre de ses parents, puis s'allongea par terre devant le poêle, laissant la chaleur et la souplesse des lattes du plancher sous son corps détendre ses muscles raidis par sa station assise prolongée dans le cellier. Environ une heure plus tard, il retourna à la cuisine en suivant l'itinéraire qu'il avait mémorisé pour éviter de voir ses frères et sœurs – regardant tour à tour la fenêtre, le manteau de la cheminée, l'éraflure sur le chambranle, la citation encadrée que Mary avait brodée : *Et si vous ne trouvez pas bon de servir l'Éternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir, ou les dieux que servaient vos pères au-delà du fleuve, ou les dieux des Amoréens dans le pays desquels vous habitez. Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel.* Il contourna ainsi Amos, Jesse et Mary en essayant de se convaincre que ce n'étaient pas les membres de sa famille, mais juste des éléments du mobilier.

Il s'assit sur la chaise près de la porte, à côté de la rangée de bottes. Il portait la vieille paire d'Amos, usée et beaucoup trop grande pour lui ; leur père avait tassé à l'extrémité de la laine en bourre qui lui grattait les pieds et n'empêchait pas le frottement du cuir d'irriter ses talons. Celles de Jesse, plus petites, lui allaient mieux. Il les laça, prêt à se rendre dans la grange. Les bêtes n'avaient pas eu à manger depuis presque une semaine, et il se demanda combien seraient mortes, mourantes, en fuite ou dévorées par leurs congénères. Dehors, le froid le fit tousser et le soleil lui écorcha les yeux. Aveuglé, il se cacha le visage derrière ses mains tachées par le sang de sa mère et, petit à petit, distingua à travers ses doigts autre chose que le blanc éblouissant du paysage. Emma gisait

à ses pieds, et il lui essuya le visage pour la première fois au grand jour.

Le trajet jusqu'à la grange lui demanda de gros efforts. Lorsqu'il y parvint enfin, son corps lui envoyait des messages contradictoires, mélange de sueur et de frissons, de douleur et d'engourdissement. Il s'était beaucoup affaibli, à force de se nourrir seulement des conserves et des betteraves au vinaigre qui se trouvaient dans le cellier. Les réserves de pain n'avaient pas duré plus d'une journée. Mary en aurait certainement refait cuire ce matin-là, après le petit déjeuner, et il se remémora le bruit de ses mains pétrissant la pâte. Le vent avait poussé la neige contre les grandes portes, et, privé d'énergie comme il l'était, Caleb ne put les ouvrir. Il voulut alors grimper sur le tas de bois pour atteindre la fenêtre, mais ses mains refusèrent d'agripper le rebord. Pour finir, perché sur une bûche, il tenta de tirer les portes par le haut – en vain ; elles ne bougèrent pas. Dépité, il donna libre cours à sa frustration, pleurant et bourrant la neige de coups de pied.

Quand il se sentit plus calme, il tapa doucement contre le mur de la grange et approcha son oreille d'une fente entre les planches. S'il perçut bien des bruissements à l'intérieur, ils ne ressemblaient en rien à l'habituel concert de renâclements provoqué en général par son arrivée. Après avoir frappé une dernière fois le mur, il rassembla ses forces en prévision du retour.

Sans craindre de tuer sa mère ni d'aggraver ses blessures – il était sûr qu'elle allait mourir, de toute façon –, il chauffa le couteau de son père à la flamme de la lampe. Puis il fit rouler Elspeth sur le flanc, étala une couverture sous elle, la fit rouler de l'autre côté et tendit soigneusement le lainage. Elle ne réagit pas. Lorsqu'il lui ramena sur les cuisses sa main inerte qui pendait toujours, et d'où le sang avait goutté sur le sol, ce fut pour constater qu'elle était désormais enflée et violacée. Il saisit ensuite sur la poitrine maternelle le pendentif collé par

le sang séché, et l'essuya avec son pouce. Un plomb avait touché l'une des branches de la croix, imprimant dans l'argent un creux en forme de demi-sphère. Pour ne pas risquer de l'abîmer davantage, il posa le bijou près de la tête d'Elspeth. Il lui enlevait ses bottes, quand il sentit quelque chose tomber dans le talon. Après avoir plongé une main à l'intérieur, il retira une liasse de papiers humides, qu'il bourra de nouveau dans la pointe en pensant à la laine qui lui avait gratté les pieds. Il lui fendit ensuite sa robe sur toute sa longueur, avant d'en écarter les pans, dévoilant la peau nue. Il détourna un instant les yeux. Sa mère ne montrait pas son corps ; elle ne se lavait jamais devant eux, ne se baignait pas dans la rivière en été, et n'exposait que rarement ses bras. Mais Caleb savait que l'heure n'était plus à la pudeur. Il versa quelques gouttes de whiskey sur chacune des perforations dans la chair de sa mère, avant d'y insérer la pointe du couteau jusqu'à la sentir buter contre le métal. Si la pince qu'il était allé chercher ne lui permettait pas d'extraire les projectiles, il élargissait la blessure à l'aide de la lame. Le sang affluait aussitôt, coulant sur la peau brûlante. La plupart des plombs se concentraient dans le sein droit, et Caleb continua de s'activer en se souciant de moins en moins de l'endroit où il plaçait ses mains. Comme la pince était épaisse et peu maniable, il devait chaque fois faire plusieurs tentatives pour ôter les billes métalliques ; la manœuvre se révélait particulièrement difficile quand elles s'étaient logées dans les muscles, qui opposaient plus de résistance. Il les lâchait ensuite dans une tasse en fer-blanc, où elles produisaient alors un cliquetis satisfaisant. Au moment où il approchait la pince du cou de sa mère, celle-ci remua brusquement. Caleb s'écarta d'un bond de la table d'opération improvisée. Un filet pourpre dégoulina sur la gorge d'Elspeth, qui se tarit rapidement. Elle papillota en gémissant.

– Mon Dieu… murmura-t-elle.

– C'est moi, m'man. C'est moi, Caleb. Ton fils.

À ces mots, elle tourna la tête pour expulser un petit caillot de sang, le corps tout entier secoué par l'effort, avant de se relâcher en poussant un gros soupir. Caleb se figea, les bras plaqués sur la poitrine en une attitude défensive, jusqu'à l'entendre prendre une longue inspiration, puis une autre plus courte, et encore une autre.

2

La fièvre chassait le superflu dans sa mémoire, rendant ses souvenirs plus distincts. Elspeth eut l'impression de remonter des abysses jusqu'à sortir la tête de l'eau, et tout ce qui avait été jusque-là obscurci par la culpabilité et par le péché redevint clair.

Elle se remémora la moustache de son père, qu'il ne manquait jamais de peigner et de lustrer avant de partir travailler pour les Van Tessel, dont il entretenait le jardin. M. Van Tessel lui donnait toujours ce qu'il restait de cire à moustache dans sa boîte en fer-blanc, qu'il récurait dûment. Elle se rappela le claquement de sa jambe de bois et le petit soupir qui lui échappait chaque fois qu'il se baissait. Elle se souvint aussi de la cicatrice sur la joue de sa mère, laissée par la morsure d'un chien de berger quand elle était enfant, et qui devenait gris argent lorsque le soleil lui brunissait la peau. Elle se revit courir pieds nus, ravie de sentir sous ses orteils la terre chauffée par le soleil ou le picotement de l'herbe desséchée en août, quand Dieu affamait le pays.

La brûlure dans sa poitrine – qu'elle attribuait aux premières flammes de sa damnation éternelle – ramena à son esprit des images de Mary bébé : ses joues de chérubin, sa bouche sans dents toujours souriante, sa tête chauve qui dodelinait à chacun de ses mouvements désordonnés.

Mary avait été la première. C'était en septembre, mais l'été indien avait embrasé tout le Nord-Est, répandant sur la région une vague de chaleur humide qui semait la mort

dans son sillage. Elspeth venait de monter dans le train à Rochester, en même temps qu'une foule d'hommes et de femmes affairés, tous en nage dans l'air étouffant des voitures immobiles, quand la panique l'avait saisie à la pensée que l'enfant puisse périr avant d'atteindre son nouveau foyer – sans leur laisser le temps, à Jora et à elle, de lui donner un nom et de la baptiser dans le ruisseau qui leur avait paru si parfait lorsqu'ils l'avaient découvert au milieu de la clairière appelée à accueillir leur maison. Au moment de son départ, la construction était achevée depuis peu, si bien que les murs dégageaient encore une forte odeur de cèdre, que le mobilier en pin exsudait de la sève, et que le plancher craquait l'après-midi en raison de la forte chute des températures.

Elle s'était hâtée autant qu'elle le pouvait dans le couloir étroit, bousculant les autres passagers qui, pressés eux aussi, et accablés par la touffeur ambiante, ne prenaient même pas la peine de s'écarter devant une femme avec un nourrisson dans les bras. Peu à peu, le corridor s'était vidé ; les gens s'étaient installés à leur place, et devant chaque porte, Elspeth avait été accueillie par le bruit sec d'un store qu'on lui baissait à la figure, ou par les protestations furieuses émanant d'un compartiment plein. Au fond du train, enfin, elle avait vu par la vitre poussiéreuse une banquette vide, tendue d'un épais tissu rouge. Elle avait ouvert la porte tout doucement, pleine d'appréhension à l'idée de ce qu'elle risquait de découvrir. Sur la banquette opposée, une vieille femme était allongée sur le ventre, le visage dépassant à peine des coussins brodés. Sur le moment, Elspeth l'avait crue morte, mais elle était trop épuisée pour s'en soucier. Elle avait posé ses bagages sur le plancher aussi discrètement que possible, puis s'était laissée choir sur le siège en face de la passagère avant de relâcher son souffle, la tête tournée vers la vitre. La ville de Rochester l'avait accueillie pendant huit mois, pourtant elle savait qu'elle ne pourrait jamais y revenir. Comme pour la conforter dans cette certitude, le train s'était ébranlé.

« Bonjour », avait soudain dit l'inconnue, qui s'était redressée avec peine. Des larmes brillaient dans ses yeux quand elle avait calé les deux coussins dans son dos. Elspeth avait perdu le souvenir de ses traits au fil du temps, mais la fièvre le lui restituait désormais avec netteté : les coutures des coussins avaient laissé des marques rouges sur les joues cireuses de la vieille femme, dont les yeux verts étaient tellement enfoncés dans leurs orbites qu'ils paraissaient piégés au fond de deux grottes. Son visage émacié formait un contraste saisissant avec l'épaisseur de ses chevilles, si enflées qu'elles se confondaient avec ses mollets.

« Il y avait de la place dans cette voiture, avait dit Elspeth. Mais nous pouvons partir, si vous voulez.

– Non, je vous en prie, restez. »

Une grimace de douleur altérait les traits de la passagère, qui avait néanmoins tenté de sourire. « Je serais heureuse d'avoir de la compagnie. » Ne sachant trop quoi dire, Elspeth s'était contentée de hocher la tête. « Mon frère habite Syracuse, avait repris son interlocutrice, et on m'a envoyée vivre avec lui. Envoyée, oui… » Un petit reniflement lui avait échappé tandis qu'elle laissait courir sa main sur la poignée de la fenêtre. « Expédiée comme un vulgaire paquet… »

Le bébé appuyé contre l'épaule d'Elspeth lui tenait chaud, aussi l'avait-elle déplacé de l'autre côté. Songeant aux paroles du Seigneur, mais incapable de se retenir, elle avait demandé : « Que vous est-il arrivé ? Il vaudrait peut-être mieux que je le sache, à cause de mon enfant. » Les mots « mon enfant » avaient fait courir un frisson sur sa peau.

« Oh, inutile de vous inquiéter. Mais vous avez raison de poser la question, évidemment, dans l'intérêt du bébé… Je souffre de la maladie de Bright. » La vieille dame avait alors parlé du gonflement de ses reins et du sang qui, au lieu de circuler normalement dans ses veines, se répandait dans son corps, menaçant de la tuer. Il finirait par la tuer, d'ailleurs. Chaque battement de cœur la rapprochait de sa mort. Les

roues du train claquaient à un rythme régulier, et elle avait penché la tête de côté. « Écoutez, avait-elle dit. C'est mon cœur qu'on entend. »

Elle avait souri au nourrisson, puis tendu vers lui une main tremblante, avant de glisser ses doigts sous le petit crâne presque chauve. Elspeth avait elle aussi appris à apprécier la douceur de la peau tiède et du soupçon de cheveux duveteux. La passagère avait promptement ramené son bras à elle. « Désolée, je n'aurais pas dû. » Elspeth lui avait assuré qu'elle comprenait.

Un semblant d'écume blanchâtre était apparu au coin de ses lèvres lorsque la vieille femme avait rouvert la bouche. Elle avait avalé sa salive, avant de reprendre la parole : « Si je puis me permettre… » avait-elle commencé. En dépit de la douleur qui l'amenait à relâcher lentement son souffle entre ses dents serrées, elle s'était redressée sur ses chevilles énormes pour aller changer la position du bébé entre les bras d'Elspeth. Celle-ci, inconsciente jusque-là de la tension qui lui raidissait les épaules, s'était sentie aussitôt soulagée. La fillette avait remué et ouvert les yeux, puis s'était rendormie, exposant ses paupières striées de minuscules veines violettes.

Quand l'inconnue avait effleuré d'un doigt léger l'oreille délicate de Mary, Elspeth aurait pu jurer devant le Sauveur qu'elle l'avait vue se métamorphoser : ses joues s'étaient remplies et colorées de rouge, les crevasses et les ombres sur son front s'étaient estompées, quelque chose en elle avait rayonné. Au bout d'un moment, elle s'était de nouveau affaissée sur la banquette, bousculant les coussins derrière elle. « Elle est bien jeune pour voyager », avait-elle dit encore, avant de regarder par la fenêtre, le visage défait.

Ballottée par les oscillations du train lancé sur les rails, perdue dans la contemplation des arbres et des collines qui se fondaient en une masse indistincte derrière la vitre, Elspeth avait répliqué : « Nous n'avons pas le choix. »

Caleb s'était accroupi sous le portemanteau, dans la cuisine. Les manches de la veste paternelle lui chatouillaient le crâne, aussi finit-il par les repousser. De son poste d'observation, il ne voyait de sa mère que quelques mèches noires qui pendaient dans le vide, et sa poitrine les rares fois où elle prenait une inspiration. Mais il entendait distinctement le bruit – une sorte de grondement effroyable qui semblait remonter des profondeurs de son être –, et il se boucha les oreilles, le réduisant ainsi à un bourdonnement sourd. Il attendait que le torse d'Elspeth se soulève, puis retenait son souffle jusqu'à ce que le mouvement se répète. Au bout d'un moment, il en eut le tournis.

Quand il s'approcha d'elle, il ôta le doigt d'une de ses oreilles, pour l'y replacer aussitôt. Le bruit terrible lui évoquait la mort, comme si on arrachait la vie à ce corps martyrisé. Il imagina l'esprit d'Elspeth sous forme d'une volute de fumée – une présence impalpable, mais pourvue de serres et de dents qui la déchiraient de l'intérieur, lui lacérant la cage thoracique, la gorge et les poumons, et grondait dans sa lutte pour rester à sa place. Caleb fondit en larmes en se maudissant, puis s'obligea à écouter les sons effroyables.

Sa mère lui avait toujours fait peur, même avant qu'il n'aille s'installer dans la grange. Elle ne l'avait toutefois jamais autant effrayé qu'en ces moments où son sang coulait, où ce bruit affreux s'échappait d'elle à coups de griffes. Bientôt, songea-t-il, elle serait vide. Sa propre intervention avait apparemment accéléré le processus : par ses tentatives maladroites pour retirer les plombs, il avait aggravé les blessures. Ses cheveux, parsemés de fils gris, étaient emmêlés. Il tapota son bras nu. À la chaleur de sa peau avait succédé une moiteur glacée. L'avait-il jamais touchée avant de tirer sur elle ? se demanda-t-il. Quand il pensait à sa mère durant les longues périodes où elle était absente, c'était l'image de sa force qui lui venait d'emblée à l'esprit – une force considérable, plus grande que celle des garçons. Elle avait des épaules musculeuses et des bras noueux, plus épais que ceux d'Amos. Il lui souleva une

paupière et ne vit rien d'autre que du blanc strié de rouge. Elle ne survivrait pas, songea-t-il de nouveau. Il ramassa l'oreiller par terre, à l'endroit où il l'avait expédié juste avant de filer se réfugier sous le portemanteau comme une souris apeurée. Des plumes d'oie se dispersèrent, dont certaines se déposèrent sur la large flaque de sang qui s'était formée sous la table. Il regonfla le coussin et, le serrant à deux mains, le leva au-dessus du visage d'Elspeth. Chaque fois qu'il rassemblait suffisamment de courage pour envisager de l'étouffer, de mettre un terme définitif aux spasmes et au bruit affreux, elle toussait ou murmurait quelque chose, et redevenait alors sa mère. Il demeura figé dans la même position jusqu'à sentir ses bras trembler. Une goutte de sueur perla sur le front d'Elspeth, puis coula le long de son arcade sourcilière, l'amenant à plisser fort les paupières, et Caleb la revit soudain arborer la même expression un soir où Jesse et lui avaient déboulé dans la cuisine. Elle avait gardé les yeux fermés suffisamment longtemps pour que les deux frères comprennent qu'il valait mieux battre en retraite. Le souvenir lui était resté, car leur mère était partie dès le lendemain matin, pour ne revenir que six mois plus tard… Quand il finit par envoyer valser l'oreiller à travers la pièce, celui-ci heurta sur une étagère un pot vide qui contenait autrefois du sucre, avant d'achever sa course par terre. Le récipient oscilla et tomba en plein milieu du duvet d'oie, sans se briser. Ce petit coup de chance fit sourire Caleb, qui repoussa du visage d'Elspeth quelques mèches égarées. Brusquement, le bruit terrible cessa, ne laissant subsister qu'un silence oppressant. Lorsqu'elle recommença à produire des sons, il tira une chaise jusqu'à elle, s'y assit et posa sa tête sur la table, près de la hanche maternelle. Sous sa joue, il sentait chaque râle résonner à travers le bois.

À la tombée de la nuit, les crises cessèrent et la fièvre tomba. Mais les souvenirs continuaient d'affluer, confrontant Elspeth à des événements qu'elle s'était pourtant effor-

cée d'oublier – disputes, transgressions, mensonges… Ce fut ainsi qu'elle revécut la scène qui avait suivi son premier échange avec Jora, que tout le monde appelait alors Lothute.

« Un sauvage », avait décrété son père dans un souffle. Toutes les conversations familiales se déroulaient à voix basse, pour ne pas déranger les Van Tessel. Les parents d'Elspeth avaient toujours été logés dans la chambre des domestiques, où les planches disjointes, les angles pas tout à fait d'équerre, et les planchers et les murs nus, étouffaient moins les bruits que dans le reste de la maison. Son père avait même enlevé ses chaussures au cuir fatigué, qu'il avait placées près des bottes de sa femme, avant de remonter les deux épaisses chaussettes de laine qui atténuaient les claquements de sa jambe de bois.

« Tu as attiré la honte sur notre famille à cause d'un sauvage. Nous sommes bien obligés de supposer que M. Van Tessel est au courant.

– Je lui ai juste dit bonjour », avait protesté Elspeth, dont la tête était partie en arrière sous la force de la gifle paternelle.

Il s'en était fallu de peu qu'elle n'ait la lèvre fendue. Jusqu'à ce matin-là, elle n'avait jamais entendu Lothute s'exprimer, et sa voix l'avait surprise par sa sonorité mélodieuse, presque aérienne, alors qu'elle s'attendait plutôt à un timbre rocailleux. Elle avait fait semblant d'ôter un caillou de sa chaussure dans la fraîcheur de la grange où il était occupé à réparer une selle. Elspeth avait reçu pour consigne de garder ses distances, mais pour elle leur silence les rapprochait : personne ne leur adressait la parole, et ils n'étaient ni l'un ni l'autre censés adresser la parole à quiconque. S'il avait le teint plus mat que tous les occupants de la maison, il s'habillait de la même manière, mangeait la même nourriture… Il ne se promenait pas armé d'un tomahawk, avec des scalps accrochés à sa ceinture, comme les Indiens dans les livres qu'elle avait lus. Son regard n'exprimait que la bienveillance.

« Les Van Tessel méritent mieux de notre part », avait ajouté le père d'Elspeth, les joues empourprées et les tendons du cou saillants sous l'effet de la colère. À aucun moment, pourtant, il n'avait haussé le ton. Comme invoquée par la mention de son nom ou par leurs chuchotements furieux, l'ombre des belles chaussures de M. Van Tessel était apparue dans le rai de lumière qui filtrait sous leur porte.

Sa mère pleurait, et Elspeth n'avait même pas cherché à se tourner vers elle pour quêter un soutien. Au lieu de quoi, elle avait balayé la pièce – son foyer – du regard : le lit que ses parents partageaient, sa propre paillasse disposée par terre, et son modeste trésor, constitué des livres dont les filles Van Tessel s'étaient lassées en grandissant, et du miroir qu'elle avait également hérité d'elles, parce qu'il était gondolé et renvoyait un reflet déformé dans les coins du cadre doré. Elle savait déjà, avant même d'entendre le chuintement de la ceinture que son père retirait de son pantalon, qu'elle ne les reverrait plus.

Elle avait bien tenté d'éviter les coups, mais son père lui avait emprisonné les poignets d'une seule de ses larges mains, avant d'abattre la sangle de cuir sur son dos et sur sa tête. Il l'avait frappée encore et encore, sans tenir compte de ses cris de douleur, ni des gouttes de sang que la boucle projetait sur le sol. Quand elle l'avait supplié d'arrêter, les deux ombres s'étaient déplacées dans le rai de la lumière sous la porte, puis avaient disparu. Alors seulement, la correction avait cessé. Son père avait enroulé la ceinture autour de sa main. Même sa respiration précipitée semblait contenue, pour ne pas faire plus de bruit qu'un murmure. Lorsque sa fille s'était relevée, il avait appuyé ses poings sur la commode.

« Il est temps que tu partes, mon enfant, avait dit la mère d'Elspeth. Tiens… » Elle avait sorti d'un tiroir une taie d'oreiller soigneusement pliée, qu'elle lui avait tendue. « Pour y mettre tes affaires. » Quand Elspeth l'avait prise, sa mère avait vivement retiré ses mains, comme si elle s'était brûlée en effleurant les doigts de son enfant.

Lothute l'avait rejointe à environ un kilomètre de la propriété des Van Tessel, et s'était efforcé de suivre le rythme de ses pas précipités. Il lui avait donné un mouchoir qu'elle avait pressé contre sa tempe. « Est-ce ma faute ? » avait-il voulu savoir.

Elle s'était immobilisée, bouleversée et en larmes, cramponnant la taie – un autre rebut des Van Tessel, déjà déchiré – qui contenait ses maigres effets personnels. Les yeux fixés sur l'homme en face d'elle, elle s'était demandé ce qu'il pourrait faire à son père et à sa mère si elle lui avouait la vérité.

« Je ne sais pas où aller, avait-elle dit, frissonnant au souvenir des coups.

– Je te protégerai », lui avait-il assuré.

Les paupières mi-closes, elle l'avait regardé à travers ses cils imprégnés de sang séché. Il avait repris le mouchoir pour lui nettoyer la figure, avant d'examiner ses blessures, le visage à quelques centimètres du sien. Elle avait perçu l'odeur de sa sueur. « Tout guérira avec le temps, je te le promets », avait-il affirmé. Il avait souri et indiqué de la tête son bagage de fortune. « Je vais chercher mes affaires. »

Il s'était enfoncé dans les bois, et elle avait suivi des yeux sa chemise blanche qui s'éloignait entre les arbres, jusqu'au moment où elle ne l'avait plus vue. Alors seulement, elle avait songé au châtiment terrible – des coups, voire pire – qu'il risquait chez les Van Tessel, et elle avait prié pour qu'il survive, tout en essayant de reconstituer les événements de cette journée éprouvante, qui lui laissait dans la bouche un goût si amer. Elle avait juste voulu lui dire bonjour. À partir de là, il n'y avait plus eu de retour en arrière possible. Désormais, il était sien, et elle était sienne. Cette pensée en tête, elle s'était assise pour l'attendre.

Caleb passa deux jours au chevet de sa mère, à guetter chaque respiration laborieuse en se disant que ce serait peut-être la dernière. Il était allé chercher une des bibles familiales sur l'étagère dans le salon, et, comme il ne savait pas bien lire,

l'avait placée à côté des doigts inertes de la blessée, convaincu que les Saintes Écritures pourraient lui apporter du réconfort, où qu'elle soit. Il avait aussi fini par lui caler l'oreiller sous la tête. Il n'avait pu se résoudre à mettre un terme à ses souffrances et à se condamner ainsi à rester seul au monde.

Il ne tenta qu'une seule fois de lui prendre la main, mais elle était si brûlante et mouillée qu'elle n'avait plus rien d'une main. En attendant, si son état ne s'était pas amélioré, il n'avait pas empiré non plus. Caleb ouvrit grand la porte pour laisser le froid et la lumière s'engouffrer dans la cuisine. Le vent sécha ses larmes, et il espéra qu'il chasserait également l'odeur des corps en décomposition. Au crépuscule, cependant, il fut obligé de s'entourer le visage d'un foulard pour ne plus la sentir. Il sortit, déterminé à creuser une tombe pour ses frères et sœurs. La neige céda la place à la glace, la glace à la terre gelée, la terre gelée à un sol parsemé de fragments d'ardoise et de calcaire, et, au bout d'une heure à manier sa pelle, il avait ouvert un trou qui n'aurait même pas pu accueillir un poulet.

Elspeth avait porté Mary jusqu'en haut de la colline, sur un chemin encore inconnu à l'époque et impraticable par endroits. À plusieurs reprises, elle avait été obligée de revenir sur ses pas afin de chercher un passage plus facile. Partout, des écoulements d'eau rendaient le sol glissant, et elle devait lutter pour ne pas perdre l'équilibre. Au fur et à mesure de l'ascension, ses vêtements déchirés par des branches s'étaient couverts de boue. Le bébé sanglé sur sa poitrine vagissait à chacun de ses pas.

Dans la cour, les moutons fraîchement tondus se poursuivaient à l'intérieur de leur enclos de fortune. Jora se tenait immobile sous la véranda, comme s'il l'attendait. Elle avait vu ses cheveux noirs voltiger devant son visage tandis qu'elle pataugeait dans la gadoue, les narines assaillies par l'odeur des animaux et de leurs excréments. Il avait d'abord plissé les yeux en découvrant le ballot dans ses bras. Puis son visage

s'était illuminé, réchauffé par une expression inédite de joie sans mélange, et il s'était élancé vers elle, ses pieds nus dérapant dans la glaise.

« C'est une fille, avait-elle dit. Notre fille.

– Notre fille », avait répété Jora.

Il l'avait soulevée dans les airs et l'avait fait tournoyer jusqu'à ce qu'ils s'effondrent ensemble sur la terre détrempée, étourdis, cramponnés l'un à l'autre. Lorsque leurs rires s'étaient calmés, Elspeth avait appuyé sa joue contre le crâne du bébé, à l'endroit le plus fragile, découvert par la chute du bonnet dont, dans leur excitation, ils ne s'étaient pas aperçus. Elle avait ensuite suivi du doigt le pli de peau sous la petite tête de Mary, à la naissance du cou, où le duvet était plus long, et surtout plus doux que tout ce qu'elle avait jamais pu imaginer.

Caleb retourna dehors, plaça le corps de Mary sur ceux d'Emma, de Jesse et d'Amos, eux-mêmes disposés par-dessus les chaises du salon, qu'il avait brisées à coups de bottes et de crosse de fusil. Autour du bûcher étaient éparpillés des clous et des éclats de bois, qui se détachaient sur l'étendue de neige et de glace jusque-là immaculée. Le poids d'Amos avait obligé Caleb à reconsidérer l'endroit où il allongerait Emma, et il l'avait finalement couchée sur son frère aîné, à vingt pas de la maison – il les avait comptés en transportant les autres dépouilles. Dans l'immédiat, son père resterait sur le lit. Lorsque sa mère serait décédée à son tour, il les réunirait pour toujours.

Enfant, Caleb ne savait rien de la mort. Il avait beau avoir vu des vaches, des moutons et des cochons se faire tuer, il pensait qu'il en allait différemment pour sa famille et lui, et pour les humains en général. Lorsque son père leur lisait les histoires de la Bible, il supposait que les hommes et les femmes dont il parlait existaient encore quelque part dans le monde. Mais, deux ans auparavant – il avait fêté son dixième anniversaire à peine un mois plus tôt –, il était sorti